CÉLINE MINARD

Faillir être flingué



Rivages poche

Un souffle parcourt les prairies du Far-West. C'est celui d'Eau-qui-court-sur-la plaine, une Indienne dont tout le clan a été décimé, et qui, depuis, exerce ses talents de guérisseuse au gré de ses déplacements. Elle va rencontrer, parmi d'autres personnages, les frères Brad et Jeff, traversant les grands espaces avec leur vieille mère mourante dans un chariot brinquebalant. Tous ses destins singuliers se dévident en une fresque sauvage où le mythe de l'Ouest américain est revisité avec audace et brio.
Western des origines, véritable épopée fondatrice, tantôt lyrique, dramatique ou burlesque, Faillir être flingué est d'abord une vibrante célébration des frontières mouvantes de l'imaginaire.

Céline Minard est l'auteur de plusieurs romans dont Le Dernier Monde (2007), Bastard Battle (2008), et So long, Luise (2011). Elle est considérée aujourd'hui comme l'une des voix les plus originales de la littérature contemporaine. Unanimement salué pour la puissance et l'inventivité de sa prose, Faillir être flingué a reçu le prix du Livre Inter 2014.

« Une petite merveille d'intelligence et d'originalité, une des émeraudes de la rentrée »
Raphaëlle Leyris, *Le Monde des livres.*

Du même auteur

R., Comp'Act, 2004.

La Manadologie, Éditions MF, 2005.

Le Dernier Monde, Denoël, 2007 ;
rééd. Folio, 2009.

Bastard Battle, Leo Scheer, 2008 ;
rééd. Tristam, 2013.

Olimpia, Denoël, 2009.

So Long, Luise, Denoël, 2011 ;
rééd. Rivages, 2014.

Les Ales, en collaboration avec scomparo,
éd. Cambourakis, 2011.

Ka ta, en collaboration avec scomparo, Rivages, 2014.

Céline Minard

Faillir être flingué

Roman

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Pour cet ouvrage, l'auteur a bénéficié de la bourse
d'encouragement du Centre national du Livre.

© 2013 Éditions Payot & Rivages
© 2015, Éditions Payot & Rivages
pour l'édition de poche
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris
ISBN : 978-2-7436-3209-0

À ma grand-mère, Lucienne

À Sylvie

Le chariot n'en finissait plus d'avancer. La grand-mère à l'arrière criait de toutes ses forces contre la terre et les cahots, contre l'air qui remplissait encore ses poumons.

Quand elle ne dormait pas profondément, insensible au monde, sourde, aveugle et enfin muette, elle criait furieusement dans le tunnel de toile qu'elle avait désigné comme son « premier cercueil » en s'y asseyant, au début du voyage.

Depuis des semaines, elle ne s'alimentait plus que d'une bouillie de blé. Une bouillie de plus en plus claire et liquide, confectionnée à partir de sa réserve personnelle. Tirée du seul sac qu'elle avait exigé de prendre pour elle et qu'elle avait jalousement gardé sous sa tête en guise d'oreiller. Bien que son blé se soit rapidement gâté, elle avait refusé toute autre nourriture, hormis les petits poissons que prenait la gamine quand la piste longeait une rivière. Les moisissures ne l'avaient jamais empêchée de manger. Sa mère, qu'elle appelait maintenant à grands cris dans son délire de très vieille femme, sa mère qui connaissait les plantes en recommandait la consommation à certaines périodes de l'année. Les moisissures du seigle ou du

blé. Début de l'été, fin de l'automne. Le savoir qu'elle laissait échapper par bribes se mêlait à des souvenirs du village qu'elle avait quitté plus de sept décennies avant de s'asseoir puis de s'allonger dans le chariot du dernier exil.

Quand la route lui en laissait le loisir, la gamine s'installait sous la toile et regardait passer le pays, le dos calé contre la paroi de toile mobile, la main posée sur les pieds de la vieille sous la couverture. Elle l'écoutait crier vers sa mère morte depuis cinquante ans, dans cette langue qu'elle commençait seulement à comprendre, crier pour lui demander la permission d'entrer enfin dans le royaume.

Depuis des semaines, depuis que le chariot avait pénétré dans les plaines, les deux fils et le petit-fils de la vieille femme subissaient son régime de silences et de gueulements alternés. Brad, l'aîné, le supportait patiemment, comme un des éléments de l'adversité ou un mystère de la nature. Il ne recevait pas autrement les averses de grêle et les orages brefs qui les étrillaient de temps à autre. Comme il avait supporté les leçons et les quelques raclées cuisantes qu'elle avait jugé bon de lui administrer autrefois. Comme il avait soustrait de ses mains le pain quotidien jusqu'à ce qu'il soit en mesure de le récolter et de le boulanger lui-même ou de le gagner. Son fils, à lui, Josh prenait de son côté une forte avance à pied ou à cheval à chaque fois que les cris recommençaient mais Brad ne s'en étonnait pas. Il ne lui serait pas venu à l'esprit d'en juger. Comme il ne jugeait pas le fait que la gamine qu'ils avaient trouvée accroupie au pied d'un grand pin, à des *miles* de leur destination et de leur point de départ, se soit si simplement accommodée à leur vie.

Les choses, les gens et les événements arrivaient comme il était lui-même arrivé au monde et il lui fallait les accueillir.

Six mois auparavant, juste avant qu'ils ne pénètrent dans les plaines, adossée à son arbre, la petite les avait regardés venir sans bouger. Elle mangeait quelque chose qu'elle s'était dépêchée d'engloutir avant qu'ils n'arrivent à sa portée. Elle avait regardé les bœufs, les trois hommes, Jeffrey, l'autre fils de la vieille femme, sur le siège, Josh qui tenait son cheval par la bride et Brad qui fermait la marche, chassant les mouches devant son visage avec son chapeau. Et alors qu'ils allaient passer et la laisser derrière eux sans lui accorder plus qu'un regard circonspect, la grand-mère s'était mise à japper dans le chariot, comme un coyote. La petite avait ouvert les yeux un peu plus grand mais n'avait pas remué. Les autres avaient frissonné comme sous l'effet d'un passage d'air froid. Et les cris du coyote partis du pied du pin s'étaient poursuivis tout au long du chemin ce jour-là.

Josh avait pris le large. Jeffrey s'était glissé dans les oreilles les boules de cire qu'il gardait dans le ruban de son chapeau. Brad avait pris patience. La gamine avait attendu que le chant se déroule sur une longueur considérable. Puis elle s'était levée et avait décidé d'emprunter cette piste sonore ouverte par la voix désarticulée qu'il lui semblait connaître.

Le soir venu, elle s'était approchée du camp avec une brassée de bois à brûler et un lapin mort. Josh qui revenait en traversant la prairie au petit trot avait manqué la renverser. La nuit tombait, elle s'était ramassée derrière son fagot quand elle avait entendu le cheval, il ne l'avait pas vue.

La grand-mère hurlait encore et avait hurlé ce soir-là jusqu'à ce que le visage de la gamine s'encadre dans l'ouverture du chariot. Alors, elle avait fermé la bouche et avancé la main vers les cheveux noirs de l'enfant. Elle les avait touchés de ses doigts cassants, elle avait tiré la langue et s'était endormie d'un coup.

Brad ne se demanda pas d'où venait la gamine. Son passé était inscrit dans la forme de ses yeux, dans l'épaisseur du cal de ses pieds, et dans la rapidité des mouvements qu'elle avait eus pour dépouiller sa proie. Son passé l'accompagnait et lui permettait de suivre les vestiges d'un chant sur un désert d'herbes sèches. Il lui permettait peut-être aussi d'apaiser les coyotes. Il la laissa dormir sous le chariot quand il pleuvait.

Elle portait une tunique de toile qui lui arrivait aux genoux, aussi râpée que les pantalons de Josh qui descendait le moins possible de cheval. À la taille, un couteau gainé passé sous une ceinture tressée, sans boucle. Elle mangeait peu et vite, et cueillait toutes sortes de petits fruits qu'elle réservait d'ordinaire au repas du soir. Josh refusait toujours d'y goûter. Il avait vu Brad s'endormir très vite après avoir pris une de ces baies rouges tirant sur le noir dont l'astringence l'avait fait baver. Même si la grand-mère criait moins quand elle acceptait d'en avaler, elle n'en guérissait pas pour autant, qui guérit de la vieillesse ? Il se méfiait. Depuis que l'enfant avait quasi disparu sous son fagot de branches dans cette prairie où la moindre bouse se voit comme le nez au milieu de la figure, Josh gardait ses distances et tâchait de toujours savoir où elle était quand il rentrait au camp. Il ne prenait plus le trot en approchant du chariot sans l'avoir repérée.

Quand il rejoignait les autres après avoir entravé son cheval et qu'elle était avec eux autour du feu, le plus

souvent, il crachait de côté en la regardant au front et aux mains mais jamais dans les yeux. Il le fit systématiquement jusqu'à ce qu'un soir, elle l'imite avec tant de précision que Jeffrey s'en étrangla de rire.

Les coups auraient pu pleuvoir si Brad n'avait pas grogné à Josh de s'asseoir et de manger. Il s'était assis. Il venait de repérer un gué à trente *miles* en aval, où le chariot pourrait passer. Il le cherchait depuis trois jours, en testant le fond à pied parce qu'il ne voulait pas risquer sa monture. La veille, il s'était enfoncé d'un coup dans un trou d'eau au milieu de la rivière et n'avait dû sa survie qu'à une branche de pin ponderosa solidement prise dans les rochers. Il avait perdu une botte. Plutôt que de rentrer à moitié chaussé, il avait jeté l'autre sur la rive d'en face. La rivière était large mais la botte était passée. Il avait vu aussi un nuage de poussière se déplacer d'est en ouest dans la direction des montagnes boisées qu'ils tentaient d'atteindre. À trois jours de marche, environ, il y avait un petit troupeau, une caravane ou des hommes, leur déplacement était assez rapide. Il avait pris son temps pour le dire. Il s'était versé du café en évitant le regard de Jeffrey. Il savait que son oncle aurait donné la moitié de sa chemise pour avoir enfin l'occasion de boire un verre en compagnie ou de perdre l'autre moitié aux cartes. Habituellement, il l'aurait renseigné mais cet imbécile venait de se moquer de lui et d'autre part, il ne pouvait pas deviner à la couleur de la poussière soulevée, de quoi un groupe était fait. Au dernier poste, les types avaient parlé de bien des choses et de personnalités remarquables parmi lesquelles aucune n'était désarmée. Josh n'était pas pressé de faire des rencontres. Il pensait même qu'avant d'atteindre la ville, il valait mieux les éviter. Autant que c'était possible.

Jeffrey avait tendu une louche de ragoût, mais Josh l'avait refusée d'un geste. L'autre l'avait reversée dans la marmite, puis il avait posé la louche sur les pierres et craché au sol entre ses pieds.

– À ton âge, je ne refusais jamais une tournée de rata.

– À mon âge, tu enculais les poules.

Jeffrey avait souri. Il s'était levé lentement et s'était étiré, les poings dans le dos. Il avait marché jusqu'au chariot dans lequel il avait sauté d'un bond qui avait ébranlé tous les montants. Ils l'avaient entendu fouiller dans les caisses en grommelant. Quand il était ressorti, une ombre se balançait dans sa main droite. Il avait lancé l'objet à Josh qui l'avait regardé s'écraser à ses pieds. C'était les brodequins presque neufs que son oncle réservait pour ses soirées de débauche.

– Avec ça, tu pourras peut-être suivre mon exemple quand on arrivera en ville.

Josh avait rougi en les prenant et marmonné un remerciement en direction des flammes. Les bandes dont il avait entouré ses pieds depuis qu'il n'avait plus ses bottes n'avaient pas servi à grand-chose. Les étriers lui avaient entamé la peau à tel point qu'il avait dû les relever et monter les talons collés au ventre du cheval. Ce soir-là, ses cuisses étaient comme du bois.

Brad venait de couvrir la marmite et se levait à son tour quand le cheval de Josh s'était mis à hennir dans la nuit. L'animal était d'un naturel calme, ils furent tous immédiatement en alerte. La gamine sous les roues du chariot avait penché la tête sur le côté pour mieux entendre. Le cheval s'était ébroué et avait secoué sa crinière. Le silence était si profond qu'ils l'avaient distinctement entendue bruire. Puis il y avait eu un martèlement sec, le souffle bas d'une fuite dans

les herbes et la gamine avait désigné d'un doigt le sillage d'un animal pressé que la prairie avalait.

Brad avait laissé retomber la louche qu'il tenait haut. Son frère avait rouvert sa main gauche qui s'était posée sur la crosse de son arme et l'en avait retirée. Josh avait repris sa respiration. Un instant plus tard, il s'était levé, chaussé de ses nouveaux brodequins pour aller voir son cheval. Il l'avait touché au col et entre les naseaux et lui avait donné une carotte sauvage qu'il avait dans sa poche. Les oreilles du cheval, néanmoins, étaient restées longtemps extrêmement mobiles.

Plus tard cette nuit-là, un événement néfaste avait été écarté par la gamine, au prix d'un risque considérable qu'elle avait couru sans hésiter. Josh, qui en avait été le témoin, n'avait plus jamais craché dans le feu en rejoignant le campement le soir. Depuis, il l'appelait par son nom. Xiao Niù.

L'air immobile des sous-bois résonnait du galop des bêtes lancées par les hommes à toute allure entre les troncs coupants des pins. Le sol frappé rendait un son épais, souple et soyeux comme une peau, les hommes couraient en silence. Ils sortirent de la forêt en une troupe compacte et le martèlement des sabots prit aussitôt la mesure de l'espace, se lança dans la prairie, grandit. Ils roulèrent avec les cailloux en traversant la rivière, les chevaux tremblaient dans les éclaboussures de l'eau soulevée de son lit. Ils gravirent la pente sans changer de train, leurs poumons comme des forges crachaient des paquets de vapeur, leurs sabots frappaient les pierres, faisant jaillir des gerbes d'étincelles. Ils passèrent la crête et dégringolèrent dans la vallée, semblant voler sous les dernières mottes de terre arrachées. Leur trace sonore s'amoindrit progressivement puis s'effaça tout à fait à la grande satisfaction de Zébulon qui dormait sous un buisson de sauge. Il n'aurait pas aimé être découvert et dérangé davantage. Il se reposait paisiblement et il estimait qu'il y avait parfaitement droit. Après avoir quitté précipitamment le saloon d'Owensboro sur les conseils de Sue, abandonné deux chevaux aux charognards, s'être résolu à

n'avancer qu'à couvert, la nuit, pendant des semaines, il jugeait qu'il avait amplement mérité de s'adonner en paix à de petites siestes réparatrices, où il voulait, quand il voulait, et qu'on était maintenant dans un territoire libre.

Zébulon avait de la liberté une idée assez concrète. Les deux sacoches qu'il traînait avec lui auraient pu en attester devant n'importe qui. Elles étaient lourdes.

Quand le bruit de la cavalcade eut cessé, il leva la tête des sacs de cuir sur lesquels elle reposait, s'assit et repoussa son feutre sur la nuque. Il se frotta les joues et bâilla largement en regardant autour de lui. Il avait soif, il avait faim comme toujours depuis qu'il avait pris la route mais l'idée de pister puis de tirer un quelconque gibier le fatiguait par avance. Il avait besoin d'un bain, d'un coup à boire et d'un vrai lit avec des draps, des couvertures, des oreillers et surtout, d'un plat réellement cuisiné. De préférence par une femme, même s'il connaissait un type dans les mesas, un Indien ute, maigre comme un clou, qui faisait le *posole* comme personne. Inégalable. Il se leva avec précaution, s'épousseta, ramassa ses sacoches et les posa sur son épaule gauche. Au fil des dernières semaines, il avait eu le temps de les équilibrer parfaitement et de trouver la position la moins mauvaise pour les porter à dos d'homme. Laquelle laissait également un accès direct au Colt Peacemaker qu'il portait chargé, juste en dessous de la hanche droite, le chien rabattu sur la seule chambre vide, la crosse à mi-hauteur entre le coude et le poignet.

Il entreprit de descendre vers la rivière, d'y boire et de remonter la pente par son travers à la suite des cavaliers qui venaient de passer. Sa condition de piéton garantissait le respect, entre eux, d'une distance idéale.

Eau-qui-court-sur-la-plaine n'avait pas de parents, ils avaient brûlé.

Eau-qui-court-sur-la-plaine n'avait pas de wigwam, il s'était déchiré.

Pas de provisions, elles avaient roulé.

Pas de pleurs, ils s'étaient asséchés.

Eau-qui-court-sur-la-plaine ne voyait plus ni Blancs, ni Delawares, ni Kickapoos, ni cerfs, ni loups. Parmi les herbes hautes et drues, elle allait son chemin. Il était lié à la pente, aux vents, aux esprits, aux incendies, aux rencontres qu'elle faisait et à celles qu'elle évitait. Son tracé, pour aventureux qu'il paraisse, ne devait rien au hasard.

Sept lunes avant d'entendre chanter la mère coyote, elle avait remonté la piste d'un homme blessé. Elle l'avait guetté, jour après jour, elle l'avait suivi, mesurant le degré de son affaiblissement, et elle l'avait atteint.

Prostré dans un trou de poussière qu'il avait creusé de ses mains, l'homme l'avait regardée venir, brûlant de fièvre. Tout le temps qu'il avait raclé la terre, il avait parlé, inlassablement, répétant sans cesse la même phrase qui s'était mise à tourner au-dessus de son chapeau, de son chapeau puis de sa tête quand son chapeau

était tombé, à tourner comme un essaim de moucherons. Il l'avait dite et redite jusqu'à ce que ses lèvres craquelées ne puissent plus l'articuler, jusqu'à ce que sa gorge n'émette plus qu'un son rauque, trapu comme un crapaud. Reconnaissant ce bruit, elle avait marché sur lui. Elle touchait son couteau en avançant. Sa main était légère sur le manche mais tout son être était tendu, attentif au moindre souffle. Dans son éloignement, l'homme avait senti sa concentration. C'était un halo, une sphère de chaleur qui approchait résolument, sans heurt ni précipitation. Il avait senti le moment exact où la sphère l'avait pris dans son volume, quand Eau-qui-court-sur-la-plaine s'était penchée sur son front poudré de poussière, et il l'avait noté dans son esprit comme le miracle et l'accomplissement de sa vie. Elle lui avait craché au visage en portant la lame du couteau nu à sa carotide. Le geste avait été si bref qu'il y avait vu sa mort translucide. Et ses lèvres s'étaient fendues sur un sourire de joie. Elle avait tranché en un éclair les boutons de sa chemise et de ses bretelles, puis elle s'était renfoncée dans les herbes.

Elle les avait cousus sur sa longue robe de peau comme un ornement de guerre, chacun orné d'une petite plume de geai.

Au crépuscule, elle était passée voir si l'homme vivait. Il vivait. Elle avait ramassé son chapeau et s'était à nouveau engagée dans la prairie. Elle était revenue une seconde fois dans la nuit, portant à bout de bras le chapeau retourné qui débordait d'eau. L'homme avait recouvré ses esprits. Il avait bu comme une bête, en aspirant délicatement le liquide entre ses lèvres douloureuses. Il avait béni la lune qui flottait dans le fond de son couvre-chef. Il avait béni la Terre. Il aurait béni l'Indienne si elle n'avait fait en sorte de s'y soustraire.

Dans les jours qui suivirent son dépouillement, Gifford décida d'accepter la vie qui lui avait été rendue sous l'aspect d'un litre d'eau dans un chapeau sale. D'honorer et de craindre la messagère, de suivre son enseignement, d'oublier sa propre histoire, de revenir au monde enfin, depuis le début.

Et pour commencer, puisqu'elle l'avait décousu de ses boutons, il abandonna ses vêtements du dessus et se retrouva en tricot et en caleçons dans la plaine.

En suite de quoi, il eut froid. Pour y remédier, il rassembla du bois, le disposa et l'enflamma au moyen d'une allumette tirée d'une boîte de réserve qu'il avait dans ses anciennes poches et qu'il sauvegarda. Quand le feu fut bien parti, il y déposa ses pantalons, ses bretelles et sa chemise d'une autre vie, et les regarda brûler. La chemise qui était en laine résista longtemps. Il rechargea le feu à plusieurs reprises, d'abord pour en finir avec la chemise, ensuite parce que la nuit tombait. Il s'assit devant les flammes, les mains tendues vers la chaleur nourrissante, gratifié par les éléments en général, leur existence, leur simple présence, contemporaine à la sienne.

Il attendait l'Indienne.

Il regardait son chapeau pour y voir la lune à nouveau comme au jour de sa renaissance. Des pensées traversaient son esprit comme des nappes de brume. Elle ne venait pas. Il finit par s'endormir en chien de fusil, replié sur une pierre chaude qu'il avait ôtée du foyer, tournant le dos à la nuit. Il l'attendit quatre jours sans rien faire d'autre que ramasser du bois et nourrir le feu, comme celui d'un autel. La faim l'avait quitté depuis longtemps. Quand il parcourait la prairie sur ses pieds nus, il avait l'impression contradictoire d'être enraciné et de flotter sur une mer d'algues que le courant couchait parfois dans un sens, parfois dans l'autre. Le jeûne lui fit ressentir ses jambes comme des perches de jonc à peine reliées à son corps. Elles étaient hautes et cassantes, articulées à l'envers comme celles des échassiers, il n'en faisait pas exactement ce qu'il voulait. Il lui arrivait, brièvement, de sortir de son corps.

Le cinquième jour, il revit l'Indienne entre ses doigts au travers des flammes. Elle s'approcha du feu. Elle portait trois gros œufs blancs tachetés de noir dans une main. Elle s'assit près de lui, posa les œufs. Elle cueillit sur sa gauche une longue herbe creuse qu'elle coupa en deux. Elle souffla dans la tige pour voir si l'air passait, elle ramassa l'un des œufs au sol, en frappa la coquille au sommet, deux fois de façon à ouvrir deux trous, et glissa dans l'un des deux la tige creuse qu'elle remua avant de tendre l'ensemble à l'homme recroquevillé qui ne l'avait pas quittée des yeux. Gifford dut faire un effort pour déplier les doigts et prendre l'œuf. Une fois qu'il l'eut dans la main, il le garda comme la chose parfaite et fragile qu'il était effectivement. Eau-qui-court-sur-la-plaine toucha la tige qui dépassait et les lèvres de Gifford. Il en fut

stupéfait. Elle ramassa un deuxième œuf, le perfora avec l'autre segment d'herbe, porta à sa bouche l'extrémité visible et le goba en trois aspirations. Alors que Gifford, toujours immobile devant les flammes, regardait la tige comme si elle était plantée dans le soleil lui-même, Eau-qui-court-sur-la-plaine prit le troisième œuf en se levant et repartit par où elle était venue, au travers des flammes.

Cette fois, cependant, il n'eut pas à l'attendre. Elle reparut au petit jour et le réveilla en lui lançant des cailloux. Il s'était évanoui après avoir gobé le jaune d'œuf à petites gorgées. D'extase, précisait-il toujours quand il en était à ce point de son récit. D'extase et d'admiration pour cette chose si simple qui maintenait dans sa fine paroi de calcaire sous forme semi-liquide absolument tous les principes de la vie sauf un : la chaleur. Mais en ce qui concernait la chaleur, Gifford avait compté dix-huit allumettes dans sa boîte de réserve et cela devrait suffire à son éclosion. L'Indienne lui ramena encore un bécasseau. Comme s'il devait tout réapprendre étape par étape.

Elle le faisait se déplacer dans la prairie en traçant des lignes dans les herbes. Au début, elle faisait deux ou trois allers et retours jusqu'au point où elle voulait l'amener. La piste était visible comme un trait sur une page blanche. Continue, elle partait du foyer ou de l'endroit où il s'était couché et se dirigeait tout droit vers tel trou d'eau, trois *miles* plus loin, insoupçonnable à l'œil nu, vers une inexplicable place ronde, nette comme une clairière de forêt, vers un tumulus couvert de minuscules graminées qui semblaient ne pousser qu'à cet endroit. Elle l'amena jusqu'à un trou qui était un nid d'écureuil. L'animal était à l'intérieur. Quand Gifford s'était couché au sol pour jeter un coup d'œil, l'écureuil

avait bondi en caquetant d'indignation, la queue hérissée et gonflée comme celle d'un chat furieux. Gifford avait failli faire une attaque. Il avait sauté en l'air et roulé sur le dos, le cœur cognant contre les côtes. L'écureuil n'avait cessé de le menacer que lorsqu'il s'était assis, secoué, en proie à un fou rire inextinguible.

Elle l'amena à une petite cuvette de terre, à peine creusée, qui lui rappela celle qu'il avait voulu se faire. Les trajets qu'elle dessinait étaient de moins en moins lisibles. Elle ne passait plus qu'une fois, en laissant quelques signes dans les endroits plus secs ou empierrés. Il arrivait que la trace se perde sur plusieurs dizaines de mètres. Gifford avait appris à tourner en spirale autour du dernier point visible pour retrouver le contact. Dans son esprit, aucune piste ne pouvait être confondue avec la sienne. Quand il retombait sur ses pas, un courant électrique les reliait immédiatement. Il le sentait dans ses muscles, sous sa peau.

Elle le mena à un nid qui contenait trois de ces œufs qu'elle lui avait apportés. Il s'enfouit dans les herbes sous le vent, tassé sur lui-même, aussi immobile qu'un roseau. Il voulait voir son avenir. Il le vit. C'était un bel oiseau aux longues plumes mordorées. Plus tard, il en fit des centaines de dessins.

Elle le mena à une passe qui cachait un collet. Il en conclut qu'elle avait eu des échanges avec des Français ou des Iroquois. Un grand lièvre s'y était pris. Il était encore vivant et fit de tels efforts pour échapper encore lorsqu'il sentit l'homme s'approcher qu'il ne lui fut pas nécessaire de l'achever. Gifford coupa le lacet et ramassa l'animal. Il le tint par les oreilles, loin de son corps, jusqu'à une place qu'il jugea convenable pour y passer la nuit. Il construisit son feu et le regarda brûler pendant que l'animal mort refroidissait dans sa four-

rure. Il entendit les glapissements d'un coyote qui devait se tenir assis à quelques centaines de mètres, la gueule tournée vers l'ouest. La vie lui parut à nouveau d'une insondable tristesse. Il laissa le lièvre et ne dîna pas ce soir-là. Il s'endormit tardivement, dans une nuit sans étoiles. Il pleuvait quand il se réveilla, le jour était à peine levé. L'Indienne était là et le regardait fixement. Elle prit le lièvre, le porta à son nez, le jeta par terre et cracha violemment sur le corps. Elle sortit son couteau et trancha la tête de l'animal. Elle la prit par les oreilles et la jeta à la face de Gifford. Il renâcla de dégoût au contact froid des artères sectionnées mais par réflexe, il rattrapa la tête dans ses mains avant qu'elle ne tombe au sol. Et il la sentit comme il avait senti l'œuf. Un sac de vie, plein, simple, complexe, d'une irréprochable économie. Et il sut ce qu'il avait à faire. Il énucléa la tête. Il perça le crâne au moyen d'une petite branche dans les deux cavités ouvertes, il posa ses lèvres sur l'un des orifices pendant qu'il remuait la baguette dans l'autre et il avala avec délices le mélange de matières qui s'y trouvaient prises.

Quand il eut terminé, Eau-qui-court-sur-la-plaine le regarda droit dans les yeux, ramassa le lièvre et le dépouilla avec une extrême lenteur pour qu'il voie et comprenne quelle était la bonne manière. Lorsque le corps de l'animal tout en muscles fut à l'air, les viscères détachés mis à part, les poumons, le cœur et le foie accrochés à la cage thoracique, elle lui tendit la peau, coupée en quatre endroits, et s'en fut avec la viande.

Dans le milieu de l'après-midi, il perçut nettement une odeur de ragoût mais il fut incapable de la localiser. Elle ne lui avait laissé aucune piste et le vent tournait sans cesse. Malgré ses crampes d'estomac, il en eut un autre fou rire, tout seul, debout dans la prairie.

Elie Coulter n'aimait pas la marche à pied. Ce genre de locomotion, à son sens, ne présentait d'attrait que pratiqué par les femmes sur les planches d'une scène ou sous les arcades d'une ville pour leurs achats. Les autres déplacements devant se faire en cabriolet pour les dames, à cheval pour les hommes et à dos de mulet pour le reste de l'humanité. Que les Indiens nimiipuus fussent capables de parcourir plus de quatre-vingts *miles* à la course en une journée était pour lui la preuve irréfutable de leur sauvagerie. À peu près la seule d'ailleurs, puisque les arguments tels que leur absence d'âme, leur mode d'habitat rudimentaire, leur médiocrité en art culinaire et leurs mauvaises habitudes sexuelles lui paraissaient d'une idiotie consommée. Il n'était pas certain lui-même de pouvoir situer une âme dans son corps, il n'avait jamais mieux dormi que dans un wigwam bien clos en plein hiver avec une femme shoshone sous une couverture de loutre plus soyeuse que la plus belle soie de Chine et le gruau dont se contentaient la plupart des Blancs le répugnait. Aussi, quand il vit un cheval à l'attache dans l'ombre d'un bosquet isolé, il n'eut aucune hésitation, il n'était ni une femme ni un Mexicain. Et comme disait le

vaquero avec lequel il avait fait route jusqu'au ranch de Bev à Chilshom quelques années auparavant, si vous êtes incapable de voler un cheval sans scrupule, c'est que vous n'avez pas été élevé comme il faut.

Il s'approcha de l'animal, en regardant autour de lui, il régla les étriers, vérifia la sous-ventrière, détacha la bride, passa les rênes par-dessus l'encolure et se mit en selle. Il tourna en clapant doucement et en parlant bas pour rassurer sa monture qui ne le connaissait pas. Il lui dit sa façon de voir les choses et son idée des rapports entre son espèce et la sienne, laquelle comportait un certain respect des libertés de chacun, dans des proportions raisonnables. Et lorsqu'il jugea que le bruit d'un galop, à cette distance de leur point de départ ne pourrait plus avoir de conséquences néfastes, il enfonça ses deux talons dans les flancs du cheval avec une telle violence que celui-ci sauta en l'air et lança une sorte d'aboiement qui le surprit lui-même avant de démarrer en trombe comme s'il avait le diable sur le dos.

L'homme à qui il venait de voler son cheval n'aimait pas, lui non plus, la marche à pied. Quand il entendit le drôle de cri, suivi du bruit d'un galop brutal, il se posta derrière un rocher et fit monter une cartouche dans la culasse de sa carabine. S'il avait de la chance, c'est-à-dire si le voleur se dirigeait vers la ville, il passerait à portée de fusil en contrebas. Le coup n'était pas gagné mais il était jouable. Bird Boisverd posa son canon sur un replat de basalte et tendit l'oreille. Le bruit se rapprochait. En vision périphérique, il vit son cheval lancé à une allure qu'il n'aurait pas su lui insuffler et sur son dos, l'enfant de salaud qui lui battait la croupe. Il respira profondément, aligna la mire sur la trajectoire et suivit le mouvement. Alors qu'il l'anticipait

pour faire feu, le cavalier eut un hochement de tête dans sa direction comme s'il avait senti sa présence et dans la seconde, il jeta tout son corps derrière le flanc du cheval, sans changer d'allure et donnant de la voix, il passa sous le nez du tireur, agrippé par les jambes à la selle. La manœuvre témoignait d'un tel arrangement avec la Fortune que Bird Boisverd eut presque envie de tirer sa monture. Trois secondes plus tard, le voleur était à nouveau en selle et l'occasion se perdait dans la nature.

Il n'en revenait pas. Avoir parcouru plus de neuf cents *miles* sans rien de plus méchant qu'une ou deux anicroches de saloon, et quelques transactions tendues avec un groupe de migrants isolés, c'est-à-dire avoir été assez malin pour tracer sa route en déjouant la majorité des pièges naturels et humains, et tomber là, en pleine montagne désertique, alors qu'il n'y avait pas eu trace d'âme ni de près ni de loin depuis des jours, tomber là sur un voleur de cheval d'une telle décontraction, c'était vraiment la poisse. Il se serait tiré une balle dans le pied qu'il l'aurait mieux pris.

De son côté, Elie, à fond de train, se sentait renaître. Il avait trouvé dans les fontes de son partenaire improvisé – un voleur n'est rien sans un volé – un sac rond comme un petit melon, plein à éclater d'une fine poudre inodore d'un éclat incomparable. Sans compter la couverture, les haricots secs, la ferblanterie, le paquet de café et la cruche de gnôle qui complétaient agréablement l'équipage, c'était une excellente affaire. Même si rien ne vaut un cheval quand on se retrouve à pied, et qu'il aurait donné de bon cœur la bourse et le reste s'il avait eu à faire un choix exclusif, Elie ne dédaignait pas les plaisirs. La perspective de s'accommoder un chili et de goûter à l'alcool trafiqué de son

nouvel ami le remplissait d'aise. Mais tout d'abord, il devait veiller à mettre entre eux la distance que recommandait la plus élémentaire prudence. Voire le double. Il suivit la piste sur vingt-quatre *miles*. À l'endroit où elle bifurqua vers l'est, il la quitta et voyagea perpendiculairement à elle sur dix *miles* de mieux. Il ne poussait plus son cheval car ils avançaient maintenant sur un terrain miné par les trous de chiens de prairie. Il gardait le cap mais lâchait la pression, comptant sur l'instinct de conservation de l'animal pour éviter de s'y casser une jambe.

Quand ils croisèrent le lit d'un torrent qui dévalait tendrement de pentes lointaines, Elie tira la bride et tendit ses jambes sur les étriers. Le cheval en profita pour chier. L'homme sourit et s'accorda avec l'animal en se soulevant de selle pour lui alléger les flancs. Puis il décida de poser le camp sur une petite pelouse en arc de cercle au bord de la berge. Quand le cheval eut terminé, il mit pied à terre, passa les rênes sur l'encolure et le conduisit sous l'arbuste qui semblait fait exprès. Une herbe grasse poussait à son pied. Elie attacha le cheval de façon à ce qu'il puisse brouter à son aise. Dans des proportions néanmoins raisonnables. Il ôta la selle et le fourbi de son associé et posa le tout à vingt pas de l'animal qu'il voulait entendre respirer durant la nuit. Il ne fut pas long à rassembler quelques pierres et du bois, à les disposer en cercle et à y faire partir un feu. Pas beaucoup plus long non plus à attraper la gamelle et à saisir le lard avant d'y jeter les haricots, de mouiller et de couvrir le tout. Quand il se fut assuré que son ragoût mijoterait sans brûler, il se leva et arracha des poignées de graminées qu'il tordit et tassa pour en faire un gros bouchon et longuement, soigneusement, il étrilla tout le corps du cheval. Le bruit du

torrent l'empêchait de surveiller son ragoût à l'oreille mais l'odeur qui flottait le renseignait parfaitement. Il était presque à point quand il jeta le bouchon en s'éloignant du cheval pour passer ses mains et son visage à l'eau. Alors qu'il était penché sur les flots, il lui parvint une bouffée si nette de sa cuisine qu'il eut l'impression de se tenir au-dessus de la marmite. Aussitôt, il fit volte-face, les mains trempées, les cheveux humides, clignant des yeux. Rien n'avait bougé. Il en finit avec sa toilette et sourit à l'idée de boire enfin quelque chose de plus puissant que la neige liquide macérée parmi les galets. Quand il revint sur ses pas, le cheval lui camouflait son feu de camp. C'était sans importance, il avait le lieu en tête, il aurait pu se diriger les yeux fermés. Il voulut le flatter en passant mais la bête s'écarta. Et à l'occasion de ce petit pas de côté, qui marquait certainement une désapprobation quelconque de la part de l'animal, Elie crut voir la silhouette d'un homme assis devant son feu, face à lui. Elle se découpait, noire sur le fond noir du coteau, immobile hors le mouvement latéral d'une courte baguette qui semblait s'articuler avec la partie gauche de l'ombre humaine, peut-être avec le coude. Il ne lui fallut pas plus de deux pas supplémentaires pour comprendre qu'un type était en train de manger son chili, que c'était un Blanc puisqu'il portait un chapeau et qu'il allait lui faire rendre ce repas, d'une façon ou d'une autre. Il se mit à courir à pas silencieux vers l'homme qui ne marqua en rien qu'il l'avait repéré, puis en lisière de la lumière du foyer, alors qu'il s'apprêtait à bondir, il vit briller l'éclat d'un canon dont la bouche noire était pointée sur son ventre. L'homme tenait son arme sans démonstration, comme un potentiel dont l'accomplissement, s'il devait avoir lieu,

serait inéluctable. Elie s'arrêta sans hésiter, se redressa et toisa l'inconnu qui n'avait pas cessé un instant de porter la cuillère à sa bouche à l'aide de sa main gauche. La cuillère en fer qui raclait le fond sans la moindre discrétion. Il sentit monter en lui une vague de colère et se força à respirer profondément. Il jeta un œil à la selle et à ses fontes et vit la bouteille à la place où il l'avait laissée. L'homme engloutit la dernière bouchée, remit la cuillère dans la gamelle et jeta le tout derrière lui en disant que maintenant, il était certainement temps de s'en jeter un. Et de préférence en compagnie si personne n'avait d'objection. Elie dont le ventre vide était toujours observé par l'œil noir du Colt de son interlocuteur n'en vit aucune. Il se dirigea vers son fourbi en visualisant mentalement le fusil à canon scié qui gisait au fond d'une de ses fontes, la crosse en l'air, invisible depuis l'endroit où l'homme se tenait. Et comment il lui faudrait sortir la bouteille d'une main et saisir l'arme de l'autre et la faire basculer sur la hanche et tirer dans le même mouvement en excluant la possibilité de rater son coup car il n'y en aurait qu'un, lorsque l'homme lui dit de ne pas se faire un sang d'encre car le fusil n'était plus chargé.

À sa grande surprise, Elie constata que cette nouvelle lui libérait les poumons.

Elle avait de plus en plus de mal à respirer. Les cahots de la route la brinquebalaient d'un bord à l'autre de son matelas de paille et chacun lui arrachait un souffle qu'elle peinait à reprendre ensuite, pendant de longues minutes. Brad, à ce stade, ne savait plus si elle luttait pour vivre ou pour passer. Il lui semblait parfois que la vie s'accrochait à sa cage thoracique comme une perdue qui refusait de lever le siège. Il priait le dieu cosmique, les herbes qu'ils croisaient, les forêts, les plans d'eau, de bien vouloir reprendre son âme sans la lui faire payer, de le faire dans la paix. Mais chaque jour renouvelait la torture des secousses et chaque nuit, celle des visions et des cauchemars. Il encourageait la gamine à lui administrer ses tisanes mais elle refusait de le faire trop souvent. Il savait qu'elle avait ses raisons. Josh ne venait plus au camp que pour les repas du soir qu'il prenait vite avant de repartir dans la nuit. Sur des traces de gibier, de personnes, en quête d'eau, d'herbage, de bois, tout ce qui lui passait par la tête. Josh se tenait en vérité à l'exacte distance qui lui permettait de les surveiller sans les entendre. Quand les crises étaient plus fortes et parvenaient à traverser son volume de silence, il pleurait sur